

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5<sup>e</sup> étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4<sup>e</sup> étage, et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais. »

Jeanne, consciente qu'il s'agissait là d'une simple méprise de sa part, s'excusa expressément pour le dérangement en décochant de manière lapidaire au travers de la porte, un « excusez-moi, c'est une erreur ! », avant de bien vite tourner les talons, telle une enfant prise en flagrant délit de bêtise. « Enfin ! Je vous attendais ». Qu'est-ce que cela voulait-il bien signifier ? Après sa propre méprise, cela lui parut incroyable que l'homme de l'appartement se trompe lui aussi en la confondant avec quelqu'un d'autre ? Une sacrée coïncidence même ! En tout état de cause, elle n'était pas d'humeur à faire la conversation aujourd'hui car la migraine qui l'avait tenu éveillé toute la nuit, pointait à nouveau...

Jeanne était sujette aux maux de tête depuis quelques années maintenant. Atteinte même d'une forme rare de céphalée : la migraine hémiplégique sporadique. Le *modus operandi* de la maladie était toujours le même. Dédoublement de la vision et une légère paralysie du côté droit. Souvent, des vertiges accompagnaient ces premières manifestations. L'aura motrice, c'est comme cela que l'on nomme ces signes avant-coureurs, l'alertait généralement une dizaine de minutes avant que la tempête ne déchire son crâne. A ces tous premiers symptômes, ses muscles se crispaient et se tendaient, mécaniquement. Le contraire de ce qu'il eût fallu faire pour limiter les effets de la crise. Mais, de ce conditionnement pavlovien qu'était l'aura motrice, annonciatrice de la géhenne crânienne, Jeanne n'arrivait à s'y soustraire.

Au bout de dix minutes, l'aura faisait place à une douleur lancinante qui irradiait sa tempe droite. Son crâne, véritable caisse de résonance, amplifiait le flux sanguin qui battait la mesure au rythme de ses pulsations cardiaques. Sa tête, alors prête à implorer, la faisait souffrir atrocement. Non, vraiment, elle n'avait pas la tête à bavarder...

Quand même, fallait-il qu'elle eût été sacrément distraite pour se tromper de la sorte ce matin ?

Bien que les différents étages de cet immeuble cossu aient été construits et agencés de manière similaire, l'habitude qui était la sienne à visiter son patient du 5<sup>ème</sup>, en tant qu'infirmière libérale, l'avait initié aux symboles, indices et autres marques discrètes qui

jalonnaient son itinéraire jusqu'au dernier étage de ce bel édifice. Ce petit collectif de cinq étages, elle le connaissait parfaitement désormais.

Le petit graphe en forme de cœur sur la cage antédiluviennne de l'ascenseur, annonçait le 4<sup>ème</sup> étage. L'enfoncement du mur de gauche en arrivant sur le palier, le 3<sup>ème</sup>. L'essuie-pied sur lequel était écrit « Bienvenue ! » indiquait le 2<sup>ème</sup> étage, appartement porte droite.

L'abat-jour légèrement cramoisi de l'applique rétro de style américain ? Le palier du 1<sup>er</sup>. Le hall d'entrée, vaste et lumineux, quant à lui abritait une machinerie épastrouillante. Un ascenseur surprenant. Quoique perpétuellement en dérangement.

Ouvragé de bois et de fer, il avait fière allure et en imposait à l'entrée de l'immeuble. Lorsque la cabine se mettait en branle, ce qui était assez rare il faut bien le confesser, elle bringuebalait en tous sens. Une sorte de lévitation chaotique et cacophonique. Une arythmie poétique et quelque peu...inquiétante. Le chant de la mécanique, du reste, trahissait bien son grand âge et donnait à l'ensemble un sentiment peu « sécure ». La confiance de l'usager en la machine se quantifiait, inversement proportionnel à l'élévation de la cabine dans les airs et des crissements métalliques qui l'accompagnaient. Plus la mélodie s'élevait dans les aigus, plus le passager quittait les rives douces et paisibles de la sérénité ; le plancher des vaches, devenant alors un nouvel eldorado qu'il était urgent d'atteindre afin de retrouver l'ataraxie voluptueuse et bienfaitrice quittée quelques instants plus tôt. Jeanne s'y était aventurée une fois, à bord du « monte-au-ciel » comme elle l'avait baptisé. Depuis cette épopée anxieuse, elle prenait inconditionnellement l'escalier.

Enfin, campée sur le seuil de l'appartement du 5<sup>ème</sup>, elle sonna.

Rapidement, un homme ouvrit la porte et l'invita à entrer. Vincenzo salua Jeanne, en lui adressant un « *buongiorno* » calme et posé et, en la débarrassant de son imper, la remercia d'un sourire. L'homme, d'une quarantaine d'années, était de stature moyenne mais massive. Les cheveux courts et noirs, il avait aussi le front haut, le nez fort et la mâchoire saillante. Une barbe impeccablement taillée adoucissait le côté carré de son visage. Vêtu d'un costume cintré, de style italien, il dégageait prestance et naturel. Pour autant, il avait le regard sombre et un je-ne-sais-quoi de l'ordre d'une tension intérieure, palpable.

Elle avait fait aussi vite qu'elle avait pu pour venir, et le sourire de Vincenzo lui signifiait toute sa gratitude pour cela. Jeanne côtoyait Vincenzo depuis maintenant bientôt trois ans. C'est à peu près à cette époque que lui et son oncle s'étaient installés dans cet appartement au cœur de la vieille ville de Nice. Même si Vincenzo s'exprimait exclusivement en italien, Jeanne et lui se devinaient sans mot dire. L'alchimie avait opéré à leur première rencontre. Un regard, un sourire, un geste de la main, il ne leur fallait rien de plus pour communiquer et

s'appréhender. Vincenzo posait sur Jeanne un regard bienveillant et protecteur qui ne la laissait pas indifférente. Elle avait pour lui, une attraction animale dont il ne savait rien. Du moins, c'est ce qu'elle s'imaginait.

Gaetano Garibaldi, le patient de Jeanne et l'oncle de Vincenzo, était un octogénaire, lui aussi d'origine italienne, comme son nom et son prénom le laissaient supposer. Garibaldi avait tout du grand-père tranquille et sans histoires. Bien qu'il sorte peu de son appartement, il appréciait la douceur de vivre de la riviera. Il affectionnait tout particulièrement les petits villages perchés de l'arrière-pays tels que Gorbio ou Sainte-Agnès, places où la vie s'écoule simplement et lentement au chant des cigales et aux effluves légers des tilleuls en fleurs. Aux échos lointains aussi de tarentelles endiablées, remontant à la nuit tombée, du bas de la vallée.

Jeanne avait été appelée en urgence par Vincenzo pour qu'elle s'occupe de son oncle. Le vieil homme, en pleine crise d'insuffisance surrénalienne, devait rapidement se faire injecter 100 mg d'hydrocortisone s'il voulait continuer à vivre. C'était la 3<sup>ème</sup> fois déjà cette année, que Jeanne sauvait la vie du « *Padrino* » comme le surnommait avec déférence son neveu, car en effet, lorsque survient la crise, il faut faire vite. Si l'insuffisance surrénalienne n'est pas traitée, le décès peut rapidement s'ensuivre. Une fois la pique d'hydrocortisone effectuée, Jeanne ne s'attarda pas. Elle salua ses hôtes avant de précipitamment prendre la fuite pour se réfugier aussi vite que possible dans son véhicule. Ceci ne manqua pas de troubler les deux hommes qui n'avaient pas pour habitude de voir Jeanne si empressée. Une fois à bord, la jeune femme pu laisser la douleur prendre possession de son corps. De sa tête. Le brouillard et la douleur. Puis la décrue, et la fatigue intense du post-drome. L'apaisement, enfin.

Vers sept heures le vendredi matin, elle se réveilla en sursaut. Un mauvais rêve. Seule dans son grand lit de draps chiffonnés, elle réapprivoisait le réel avec lenteur. Elle venait de revisiter ce moment précis où elle entendit cette voix du 4<sup>ème</sup> étage du 32 avenue du Manoir. Elle n'arrivait pas à expliquer cet inquiétant pressentiment qui l'assaillait à la simple évocation de cette voix. Celle-ci ne lui semblait pas naturelle. Comme si l'homme qui avait prononcé ces mots, lisait ou récitait un texte avec une profondeur toute mécanique. Elle semblait avoir une sorte d'écho aussi. Et puis, cet accent rocailleux, sec comme un coup de trique, elle en était sûre, il y avait de l'italien dedans, même si l'exclamation était en français. Elle n'y avait pas trop prêté attention jusque-là, toute à sa migraine en devenir, mais son inconscient, en toute logique, la rappelait à l'ordre avec ce songe férin. Etrange sensation. Elle était de repos ce jour-là. Perdue dans ses pensées, elle se fit la réflexion qu'elle ne connaissait finalement pratiquement rien de Vincenzo qui logeait l'étage au-dessus. L'homme était

mutique, taiseux. Dans leur appartement du 5ème, pas même une photo exposée avec laquelle elle aurait pu essayer de les raccrocher à une histoire passée. Absolument rien. Dieu sait qu'elle aurait bien aimé pourtant en savoir plus sur celui qu'elle entrevoyait comme un homme au charme... piquant.

*Signore* Garibaldi était plus expansif que son neveu. Mais s'il faisait volontiers la conversation, il ne se livrait guère pour autant. Il pouvait échanger quelques souvenirs lointains, mais trop peu pour apprendre véritablement à le connaître. Tout juste Jeanne avait su qu'il était originaire d'un petit village calabrais, San Luca croyait elle se souvenir. Un jour qu'il était plus en forme physiquement, que d'habitude, il s'était même laissé aller à lui dépeindre son « pays », en touches fleuries et chantantes de français et d'italien, qui coloraient son récit de quelques sonorités « charabiesques ». Il exprimait de la nostalgie lorsqu'il évoquait cette terre aride, où ses parents, paysans, s'exténuèrent jusqu'à en crever, à gratter le sol stérile du petit lopin qu'ils louaient au propriétaire local. Garibaldi aimait la terre et ceux qui la travaillent, les traditions paysannes. Les liens familiaux, aussi. La famille, dont l'écrivain calabrais Corrado Alvaro disait, au siècle dernier, qu'elle est la "force de la Calabre, sa colonne vertébrale, le champ de son génie, son drame et sa poésie". Les liens du sang, indéfectibles, le socle sur lequel il s'était élevé. Garibaldi aimait sa terre aussi exclusivement qu'un homme croit posséder une femme. Jalousement, violemment, viscéralement.

Jeanne ne connaissait rien de la Calabre. Pour elle alors, le vieil homme avait exhumé de sa mémoire, les belles fragrances méditerranéennes de son enfance ; les arômes aériens et ensoleillés de la bergamote, les parfums fruités de l'eau-de-vie de son grand père, aux accents de l'empyreume. Quoi de plus logique sur cette terre de feu disait-il. Mais aussi, immanquablement, les envoûtants effluves capiteux du jasmin diffusant au soleil calabrais, se mêlant à la brise marine, fraîche et iodée de la mer ionienne et déroulant telle une vague olfactive aux contreforts de l'Aspromonte.

A l'évocation de l'Aspromonte, « son » massif montagneux calabrais, ses yeux s'embrumaient. L'Aspromonte ! Ce géant de roches archaïques et son belvédère, le Montalto, à près de 2000 mètres d'altitude, embrassait avec sa vue à 360 degrés, le pied de la botte, avec, la mer Tyrrhénienne à l'ouest, et la mer Ionienne à l'est, mais aussi Messine et son détroit, la Sicile et son haut- fourneau monstrueux, le Mongibello, mieux connu de nous autres français, sous le nom d'« Etna ».

De là-haut, on contemplait aussi, tout un chapelet d'îles. Les Eoliennes. Minuscules confettis d'ocre et de soufre, posés délicatement sur l'azur de la mer Tyrrhénienne et crachant, de ci, de là, la fureur des entrailles de la terre. Si chaque île Eolienne possède son volcan, les seuls encore actifs logent à Vulcano la bien nommée et la plus méridionale ; et à Stromboli, la plus

septentrionale des sept îles principales. Ce n'est pas un hasard si *l'Odyssee* situe ici précisément le repaire mythologique d'Héphaïstos, Dieu du feu et de la forge.

Mais voilà, hormis les émotions géographiques et gastronomiques à sa terre, Garibaldi ne se livrait pas davantage. Il y avait là comme un voile opaque que Jeanne ne parvenait pas à soulever.

Samedi aurait dû être encore pour Jeanne, une journée à bannir de sa mémoire, mais la survenance d'un fait nouveau en avait décidé tout autrement.

Dès cinq heures, elle s'était réveillée. Allongée, elle ressentait des picotements dans les jambes, son côté droit se raidissait... Oh non, ce n'est pas possible se dit-elle. L'aura motrice était déjà de retour. Allait-elle seulement pouvoir travailler aujourd'hui ? Mais, curieusement, l'aura ne monta pas en intensité cette fois-là. Jeanne regardait son réveil. Dix minutes, pas de symptômes ni de douleurs supplémentaires... Rien. Les signes avant-coureurs de l'aura commençaient même à refluer. Vingt minutes, toujours rien et plus aucune sensation de gêne. Il n'y avait pas eu de crise. Pas de crise ! Cette constatation remplissait de joie le cœur de la jeune femme qui se laissait aller à espérer une fin imminente à ces épisodes migraineux qui la tenaient sous emprise depuis six longues années. Sans crier victoire trop hâtivement, Jeanne n'allait pas boudier son plaisir aujourd'hui. La première idée qui lui vint à l'esprit : se lancerait-elle enfin à inviter Vincenzo à déjeuner ?

Ce matin-là, elle partit encore plus tôt de chez elle. En sortant de chez son pénultième patient de la matinée, elle entendit 11h30 sonner au clocher de la chapelle du Saint-Suaire, de la confrérie des pénitents rouges. Il ne lui restait plus, pour clore sa journée, qu'à rendre visite à M. Garibaldi et Vincenzo qui l'attendaient pour 12h00. Le 32 avenue du Manoir était à deux pas. Rien ne pressait. Jeanne sentait son ventre papillonner. Ce n'était pas la faim qui lui tordait les entrailles. Non, c'était l'indécision et l'appréhension. L'hypothèse peut-être d'un rendez-vous ? Elle n'avait toujours pas tranché à savoir si elle inviterait Vincenzo ou non. L'appréhension dans ces moments-là avait du bon.

A l'huis de l'immeuble, elle croisa un jeune facteur agenouillé au travers de la porte entrouverte. Visiblement il ne s'en sortait pas de sa mission d'apporteur de nouvelles. Bonnes ou mauvaises d'ailleurs. L'héritier des héros de l'aéropostale ne semblait pas puiser dans sa mission la même foi que ses illustres aînés. Agenouillé sur le sol, le jeune homme jurait comme un charretier. Par un excès de précipitation, il venait de faire tomber sa sacoche, mélangeant du coup, l'ensemble des lettres et plis de l'immeuble... Il lui fallait donc les trier à nouveau. Pressé par le temps, comme à l'accoutumé, il ne pouvait s'empêcher de maugréer. Le voyant ainsi accablé par sa tâche, Jeanne lui proposa son aide instinctivement :

- « Souhaitez-vous de l'aide Monsieur le facteur ? Je suis en avance ce matin ! » dit-elle avec un sourire appuyé.

- « Ecoutez, c'est bien aimable de votre part mais je ne vois pas trop comment vous pourriez m'aider là ! » répondit alors sèchement l'agent de la poste, la tête basse, concentré sur les missives au sol.

- « Vraiment pas ? » insista Jeanne, le sourire dans la voix.

Le préposé des PTT leva la tête vers son interlocutrice. Il n'était guère coutumier d'autant de sollicitude. Elle lui sourit à nouveau. Et quand bien même il n'était pas d'humeur, il la trouva charmante.

A ce moment précis, un jeune garçon d'environ dix ans, se mit à débouler à l'entrée de l'immeuble. D'un bond digne d'un sauteur de haies, il enjamba le facteur désabusé et pénétra dans le hall. Celui-ci avait visiblement le feu aux fesses et sans regarder ni à droite, ni à gauche, s'élança en direction de l'escalier monumental.

Jeanne le reconnut immédiatement et le héla d'un ton tranchant exprimant tout son étonnement :

- « César, que fais-tu là ? »

L'interpellation fut soudaine. Le garçon surpris. Il stoppa net. Se retourna aussi sec et se figea. Bouche bée.

- « Euh, ...Bonjour Tatie Jeanne » fit-il d'un air embarrassé.

- « Je croyais que tu avais cours de guitare le samedi matin ? Tu devrais être chez Monsieur Panisse à cette heure-ci ? »

- « Euh... ». Visiblement le petit César n'avait pas bénéficié d'assez de temps pour échafauder une explication digne de ce nom. César aimait beaucoup sa tante. Jeanne n'avait pas d'enfant et aidait souvent Christina, sa sœur, à s'occuper de ses bambins. Jeanne, c'était un peu la seconde maman. La maman de substitution.

César savait sa tante maligne et qu'il était illusoire pour lui, dans ces conditions, de vouloir la duper.

- « En fait, j'avais pas cours de guitare ce matin Tatie, du coup je suis venu jouer avec les copains. »

- « Et alors, cela ne m'explique pas ce que tu fais ici dans cet immeuble ? »

- « Ben en fait, c'est un monsieur qui m'a donné des sous pour que je vienne donner une lettre à un autre monsieur ici. »

- « Comment ça ? » questionna Jeanne.

- « Ben ouais, je te le jure, Tatie, il m'a donné des sous pour que je donne la lettre. »

- « Il t'a donné combien d'argent ? »

- « Un billet de dix euros Tatie ! » dit-il le sourire jusqu'aux oreilles.

- « Dix euros ! » s'exclama Jeanne. « Dix euros pour porter un courrier ? »

- « Ouaip, dix euros » reprit le gamin, pas peu fier de son affaire qu'il croyait rondement menée.

- « D'abord c'est pour qui ce courrier et qui te l'a donné ? » interrogea Jeanne.

- « Ben, j'sais pas moi, c'est un monsieur j'te dis, j'le connais pas ! ». Il rapprocha la lettre de son visage et déchiffra tant bien que mal :

- « C'est marqué... euh... Sign... Signore ... Babbo... Nat... Natale, 32 avenue du Manoir, 4<sup>ème</sup> étage... porte gauche ... 06300 NICE. »

- « Pardon ? Tu te fiches de moi César ? » reprit Jeanne d'un air visiblement agacé.

- « Mais non Tatie, j'te jure que non ! C'est marqué... Signore Babbo Natale. »

Jeanne lisait un peu l'italien. Pour tout dire, Babbo Natale était un personnage bien connu des transalpins. Surtout des enfants d'ailleurs. Babbo Natale, c'était le Père Noël.

Mais après l'effet de surprise résultant du nom du destinataire de la missive, Jeanne percuta. 4<sup>ème</sup> étage porte gauche, c'est l'homme qui lui avait parlé à travers la porte l'autre jour. Un sentiment désagréable l'assaillit.

- « César, donne-moi cette lettre ! »

- « Ben j'ai pas l'droit d' te la donner » répondit le jeune garçon tout de go à sa tante.

- « Pardon, comment cela tu n'as pas le droit de me la donner ? » répéta Jeanne incrédule.

- « Le monsieur il a dit que je devais la donner en mains propres à l'autre monsieur et ... »

César s'interrompit, la mine renfrognée. Bon, il ne fallait pas être devin pour comprendre que le minot cachait encore quelque chose. Jeanne renchérit :

- « Dis-moi tout ce que t'as dit cet homme, César ! » sur un ton qui ne souffrait plus la discussion. Le garçon s'exécuta.

- « Ben il a dit que je devais donner la lettre en mains propres... et le monsieur du 4<sup>ème</sup> devait me donner aussi de l'argent ».

- « Ah, nous y voilà ! » clama Jeanne.

A cet instant le jeune facteur, qui avait entendu toute la conversation, prit part à celle-ci :

- « Moi je n'ai jamais distribué de courrier à ce Babbo Natale... je ne sais pas quoi ! C'est sûrement un nouveau car je ne l'ai jamais vu non plus ! »

- « Pour sûr, il doit être nouveau dans l'immeuble » plaisanta Jeanne à l'adresse du facteur.

Ce dernier se releva, son tri effectué et se dirigea vers les boîtes aux lettres de l'immeuble pour remplir son office postal.

- « Donne-moi cette lettre César ! » intima Jeanne de nouveau à son neveu.

La tête basse, celui-ci bredouilla encore quelques mots.

- « Ben, ce sera plus d'la main propre alors si j'lui donne pas moi ! »

César avait la fâcheuse habitude de commencer nombre de ses phrases par un « ben » naïf et énervant mais cela avait toujours eu pour effet de faire sourire sa tante. Ce qu'elle ne manqua pas de faire en toute discrétion lorsque le jeune garçon regardait ses pieds.

- « Ecoute, César, tu me donnes cette lettre et je la donnerai, moi-même, en mains propres si tu veux. »

- « Et pour l'argent ? »

- « Et bien pour l'argent on verra ! Je trouve que dix euros c'est déjà bien cher payé pour ce qu'il y avait à faire mais je trouve par contre... euh, non, bon, rien... »

Je trouve cela un peu louche voulait-elle ajouter mais se ravisa au dernier moment pour ne point inquiéter le garçon tout occupé à palper son billet dans le fond de sa poche.

- « Tu diras rien à Maman ? »

Après une légère hésitation, elle répondit :

- « Ok, ça reste entre nous mais nous en discuterons plus tard, à la maison. »

A ce moment-là, le facteur reprit sa course et salua Jeanne d'un grand sourire. Au moins avait-elle aujourd'hui redonné le sourire à quelqu'un. Ce ne sera pas le cas de César, assurément.

- « Maintenant tu rentres directement à la maison ! Je suis sûre que ta mère s'inquiète et qu'elle t'attend pour déjeuner. »

La mine bougonne, César, les mains dans les poches acquiesça aux propos de sa tante et en traînant les pieds, prit la direction la porte d'entrée de l'immeuble.

- « Bonne journée César ! » lui lança-t-elle d'un ton redevenu enjoué.

Il ne lui répondit pas. Elle le vit s'éloigner et bifurquer rapidement à gauche dans l'avenue pour disparaître complètement.

Avec tout cela, il était désormais midi passé. Elle reprit donc son chemin en direction de l'escalier et entama la montée des marches. Tout d'abord, ce fut l'abat-jour légèrement cramoisi, puis, le « Bienvenue ! », qui confirma sa progression. Le gros accroc dans le mur, elle approchait. Enfin, le cœur, 4<sup>ème</sup> étage, la fit sourire. Il lui fallait maintenant prendre sa décision, elle ne pouvait plus reculer. La douce appréhension lui papillonna le ventre à nouveau... oui, ça y est, elle en était sûr, ce serait aujourd'hui qu'elle ferait sa demande à Vincenzo.

A peine fut-elle arrivée sur le pas de la porte de l'appartement de gauche du 4ème, elle fut surprise d'entendre à nouveau cette phrase « Enfin ! Je vous attendais », assenée sur un ton

identique à la première fois, la fois où par mégarde elle était venue frapper à cette porte. Elle resta interdite.

- « Bon sang, comment cet homme sait-il que je suis là de nouveau. Me guette-t-il ? »

Il y avait là quelque chose de singulier et d'inquiétant. En tous cas, elle était heureuse de ne pas avoir laissé son neveu monter jusque-ici. Alors qu'elle commençait à peine à se présenter, l'homme la coupa et elle entendit alors son invitation à s'introduire, tout aussi mécanique et lointaine que la première fois, comme un enregistrement :

- « Entrez, la porte est ouverte ! »

Elle serra ses doigts sur l'enveloppe. Elle hésita... Fit demi-tour... Se ravisa... Zut, elle avait promis à César de la déposer en « mains propres » ! Elle ne pouvait plus se départir de tout cela maintenant ! Elle sourit en pensant à son neveu. Elle se retourna à nouveau face à la porte, inspira profondément, saisit la poignée, l'actionna... Entendit un léger clic...

Il fait bon en cette fin de journée du 4 août 1980 à San Luca, sur les pentes de l'Aspromonte. La brise marine vient de se lever comme c'est fréquemment le cas à cette heure de la journée. Dans une modeste église, nichée dans une vallée encaissée toute proche, deux hommes sont agenouillés. Face à l'autel, ils prient. Ils implorent la « Reine de la Montagne » comme on la surnomme ici. Notre-Dame de Polsi. Il y a là Alfredo Mancini, 71 ans, *capobastone*, c'est-à-dire chef de la famille Mancini de San Luca, et Stefano De Luca, 72 ans, chef de la famille du même nom, basée dans la ville de Gioia Tauro. A l'extérieur de l'église, des hommes en armes montent la garde, discrètement. Sous l'apparence fragile d'hommes vieux usés par le temps, ces deux septuagénaires sont en fait les membres les plus influents de la '*Ndrangheta*, la secrète mafia calabraise. Une mafia bien plus puissante que ses consœurs médiatisées, « Cosa Nostra », la sicilienne et la « Camorra » napolitaine.

La *Faida*, ou guerre des clans, est ouverte depuis plusieurs années au sein de la '*Ndrangheta*, pour déterminer, qui des unes ou des autres familles prendrait le pouvoir et le commandement de l'organisation. En ce sens, a été créée une société secrète au sein même de celle-ci. Son nom : « Père Noël ». Depuis ce jour, les deux puissants chefs de famille, en s'alliant, ne se sont pas privés de faire le ménage en supprimant bon nombre de leurs concurrents directs. Et notamment, en faisant exécuter les patrons de la vieille école, les très respectés Alberto Crima de Siderno et Don Mico Dotrippo de Reggio Calabre, hostiles à ces nouvelles règles. Un seul des pontes de la vieille école avait échappé au règlement de compte. Gaetano Garibaldi, puisque c'est de lui dont il s'agit, avait dû quitter San Luca secrètement pour échapper à une mort certaine. Le reste de sa famille n'aura, par contre, pas eu cette chance.

Au loin, sur le chemin de terre qui mène au sanctuaire, monte un nuage de poussière. Il est annonciateur de visite. Il est vrai que Notre-Dame-de-Polsi promet au visiteur la rédemption : « *Tu descends à Polsi avec tes péchés et tu reviens neuf* », ont coutume de dire les initiés. Est-ce cela que viennent chercher ces nouveaux venus ?

Au même instant, un homme, jeune, la trentaine, pénètre dans l'église et s'approche de Mancini à pas feutrés.

- « *Padrino, La gazzetta del sud*, comme vous me l'aviez demandé. » et il lui tend le journal.

Alfredo Mancini sort alors de sa méditation :

- « *Grazie mille Michele* » dit en retour le vieil homme.

A la une du journal s'exposent des photos cauchemardesques de *la strage di Bologna*, « le massacre de Bologne ». Cet attentat, perpétré le 02 août 1980 à la gare de Bologne par les N.A.R., « Noyaux armés révolutionnaires », groupe terroriste italien, était prévu de longue date. Mancini et De Luca l'avaient appris de source sûre. C'est pourquoi, ils avaient retenu cette date du 02 août 1980 pour perpétrer leur méfait niçois. Brouiller les pistes et faire porter le chapeau aux N.A.R était l'idée. Une idée « borgiesque. »

Dehors, le nuage de poussière se rapproche. Une automobile se devine désormais sur le chemin car elle vient de sortir du labyrinthe de chênes et de fougères qui serpentent le long de la voie communale qui dessert le sanctuaire. A son bord, un homme conduit le véhicule. Il est un artificier hors pair et expert en explosifs en tout genre, visé par une notice rouge d'Interpol. Une femme est assise à ses côtés, sa coéquipière. Ils rentrent de Nice.

Page 2 della Gazzetta : Bologne. Page 3, Bologne encore.

L'auto arrive et se gare.

Page 4, Bologne toujours et un petit encart de page sur l'attentat à Nice.

Dans le silence de la petite église, Alfredo Mancini lit à voix haute l'article relatif à l'attentat de Nice à son associé funèbre :

« Un attentat terroriste à la bombe a fait 3 victimes à Nice ce samedi 2 août 1980. On dénombre 3 victimes et 7 blessés. Seules deux des victimes ont pu être formellement identifiées. Monsieur Gaetano Garibaldi. Monsieur Vincenzo Costa. La troisième victime est une femme, non identifiée à cette heure.

Il serait difficile de ne pas faire un parallèle aujourd'hui avec le terrible attentat, *la strage di Bologna* survenu le même jour en gare de Bologne, en Italie du Nord. La corrélation entre ces deux attentats indiquerait une même piste terroriste pour des attentats coordonnés par les mêmes auteurs. Même s'il est encore trop tôt pour l'affirmer. Les enquêteurs ont retrouvé sur les lieux de l'explosion à Nice, plusieurs éléments de la bombe artisanale. Le percuteur notamment, les restes brûlés d'un magnétophone et d'un système sophistiqué de

reconnaissance de présence, qui, semblerait-il, étaient en lien avec le mécanisme de mise à feu. L'explosion aurait donc été déclenchée par une action manuelle ; ouverture de porte ou appui sur sonnette ».

- « Et bien ça, je crois qu'on ne le saura jamais ! » assène De Luca suivi d'un rire sardonique.

- « Tout comme on ne connaîtra jamais les commanditaires » poursuit Mancini, tout à sa suffisance dans un sourire réjoui.

La porte de s'église s'ouvre à nouveau. Le jeune Michele s'avance vers Alfredo Mancini et lui chuchote à voix basse :

- « *Padrino*, une visite pour vous, nos artificiers sont de retour. »

- « Fais les venir » ordonne Mancini.

L'homme et la femme, lunettes noires sur le nez, s'avancent en direction des deux « *Capobastone* ». Mancini se lève. Arborant un large sourire, il se dirige vers ses visiteurs et en ouvrant grands ses bras leur déclare enjoué et satisfait :

- « Enfin ! Je vous attendais »